Guerrière des 7 Montagnes

ou la

Laitière des bords du Rhin

—

LA GUERRIÈRE DES SEPT MONTAGNES, OU LA LAITIÈRE DES BORDS DU RHIN,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

A GRAND SPECTACLE,

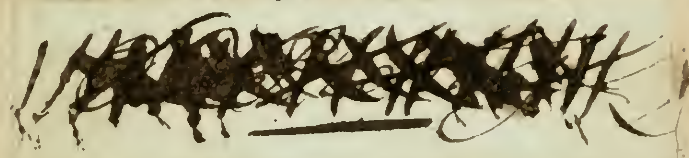
Orné de Chœurs, Marches, Combats, Evolutions militaires, Pantomime, Siége, Incendie et Démolition de la Forteresse du *WOLKENBERG*.

Paroles et mise en scène par M. J.-B. HAPDÉ;

Musique de M. FOIGNET, fils;

Décorations nouvelles de M. *Moënk*, Peintre-Décorateur de S. M. I.; Costumes nouveaux de M. *Lamant*.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la rue de Bondy, en Prairial an 13 (Juin 1805).



A PARIS,
Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N° -à-vis le Théâtre des Jeunes Artistes.

1805.

PERSONNAGES. ACTEURS.

ALISBERTHE, grande duchesse de Dusseldorf, surnommée Guerrière des sept montagnes. Mlle. *Jenny*.

OTHON, capitaine des Gardes et premier écuyer d'Alisberthe. M. *Douvry*.

Le Comte HENRI DE NEUSBOURG, officier-général au service de l'électeur du duc de Saxe. M. *Lefevre* jeune.

GERNANCE MUNSTER, son épouse. Mlle. *Caroline*.

ADOLPHE, âgé de 3 ans, } leurs enfans. { *Lemarre*.

FRÉDÉRIC, âgé de 5 ans, } leurs enfans. { *Deschamps*.

CHARLOTTE MUNSTER, sœur de Gernance, sous le nom d'Anna. Mlle. *Amélie*.

STERN, fermier de Charlotte Munster. M. *Foignet*.

Mad. STERN. Mad. *Vautrain*.

PETERS, garçon de ferme. M. *Noël*.

FLAMBERG, gardien de l'arsenal de la Grande-Duchesse. M. *Robert*.

UN ENVOYÉ du Duc de Saxe. M. *Robineau*.

Troupes du duc de Saxe.

Troupes, Chevaliers et Hommes d'armes au service de la Grande-Duchesse.

Six Affidés du Comte Henri, offiiciers saxons travertis.

Un Affidé parlant.

Vendangeurs et Vendangeuses.

La Scène se passe vers la fin du 16e. siècle, entre Coblentz et Cologne, sur les lieux où existent encore aujourd'hui les sept Montagnes, si fameuses jadis dans l'histoire du tribunal secret.

LA GUERRIÈRE DES SEPT MONTAGNES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une campagne arrosée par les bords du Rhin, au-delà du fleuve, dans l'éloignement, on apperçoit sept montagnes, sur le sommet des trois plus hautes, sont des chateaux-forts, l'un d'eux parait être beaucoup plus considérable que les deux autres; à gauche du public est l'entrée d'une maison rustique. Du même côté sur le bord du fleuve est un grand poteau auquel est attaché un cable qui traverse d'une rive à l'autre, ce cable maintient et guide un bacq, ou pont-volant.

SCENE PREMIERE.

(*Au lever du rideau, des vendangeurs et des vendangeuses grouppés çà-et-là dejeunent, quelques-uns sommeillent. il est près de dix heures du matin.*

SCENE II.

Les Précédens, CHARLOTTE.

(Charlotte sort de la ferme, elle parait inquiète et rêveuse, elle marche vers le rivage et regarde, ses yeux se portent ensuite sur les sept montagnes, elle pousse un soupir. Une cloche sonne : tous les vendangeurs et vendangeuses se réveillent et se lèvent.)

SCENE III.

Les Précédens, STERN, CHARLOTTE.

STERN.

Allons, allons à l'ouvrage mes enfans (*Aux vendangeurs.*) Vous au pressoir. (*Aux vendangeuses.*) Et vous autres, retournez aux vignes; à propos! comme j'craignons queuq' orage, j'vous préviens q'j'attends du renfort. Des vendangeurs de l'aut' côté du Rhin doivent m'arriver aujourd'hui, sitôt qui s'ront v'nus, j'vous l'senverrai, et j'espère qu'vous les r'cevrez ben; faut qu'tout l'monde vive entendez-vous.

LES VENDANGEURS.

Oui, oui, not maître. (*Les vendangeurs entrent et sortent successivement.*)

STERN, *se tournant vers Charlotte.*

Eh! ben toi p'tite fainéante p'tite paresseuse te v'là encore

plantée comme un piquet ? chacun travaille ici. (*Charlotte s'éloigne avec crainte.*) Je n'veux pas qu'tu t'en ailles moi, j'veux qu'tu restes; c'était ben la peine de t'faire v'nir tout exprès d'ton pays pour m'être utile dans c'te ferme en l'absence de not' ménagère, à quoi m'sers-tu, voyons ?

CHARLOTTE.

Dam, mon oncle !...

STERN.

Dam, mon oncle.. Quelle patience il faut avoir; tiens décidément va-t'-en; va-t'-en, j'sens que j'méchauffe. L'bras m'démange... Quoique tu t'maries demain, c'est que j'te taperais ben encore aujourd'hui, oui-dà.

PETERS, *ramenant Charlotte auprès de Stern.*

Not' maître grace pour c'te fois. Ça s'ra la dernière.

STERN, *le repoussant rudement.*

Ça n'te regarde pas toi; j'veux l'y bailler une correction.

(Stern poursuit Charlotte et renvoie tous ceux qui veulent le retenir; Charlotte se jette aux genoux de Stern, celui-ci lève le bras pour la frapper et il parait désarmé par sa soumission.)

SCENE IV.

STERN, CHARLOTTE.

(*Stern, dans la meme position, regarde avec finesse pour s'assurer s'il est seul avec Charlotte, puis il éclatte de rire.*

STERN.

Ils sont tous partis, ils sont partis : relevez-vous madame, relevez-vous.

CHARLOTTE, *souriant.*

A merveille, mon cher Stern, à merveille.

STERN.

Dam, écoutez donc, j'fai ons tout not' possible pour remplir d'not mieux vos intentions : (*Plus bas.*) Vous l'avez ben entendu; nos vendangeurs sont prévenus, ainsi, ces inconnus qu'vous connaissez ben, vous peuvent arriver quand y voudront.

CHARLOTTE.

Avant le coucher du soleil ils seront ici.

STERN.

Queu mystère ! queu mystere; la nuit et l'jour je m'donnons au diable pour deviner que' qu'chose; j'y comprenons rien du tout.

CHARLOTTE.

Sincèrement ?

STERN.

Oh ! ben sincèrement, j'vous assure; primo d'abord et d'un vous m'envoyez chercher en secret, j'm'rends à Cologne.

Stern, qu'vous m'dites, faut qu'vot épouse s'absente un mois d'chez vous, eh! pourquoi donc ça not' bonne maîtresse? Elle passe pour être peu discrette, j'vous répouds là-dessus qu'alle n'est pas la seule de son sexe.

CHARLOTTE.

Ensuite...

STERN.

Vous m'déclarez qu'vous voulez sous l'titre d'ma nièce représenter ma femme ici dans vot' farme. Moi qui n'ai rien à vous refuser, j'envoyons not' femme cheux son père, qui s'trouve malade tout à propos : vous v'nez dès le lendemain, ah! mais c'est ça qui m'a ben plus surpris et qui me surprend encore. Stern ecoutez-moi, je sais qu'vot' femme portait soir et matin du lait au grand chateau des sept montagnes, je prétends y aller à sa place. Crac, faut bâter la bourique et vous v'là partie; quelques jours après vous m'racontez qu'vous avez fait la conquète de M. Flamberg, le gardien de l'arsenal... Comment c't'imbécile là? que j'm'écrie!.. Chut! j'ai besoin de lui, ajoutez-vous. Grand besoin de lui, c'est par lui seul que je réussirai; enfin c'pauvre garçon croit qu'vous allez l'épouser et il doit vous faire paraitre tantôt devant la grande duchesse Alisberthe à ce l'fin d'obtenir son agrément et quelques présents de noce sans doute.

CHARLOTTE.

Je conçois que tout cela à lieu de vous surprendre mon brave Stern. Mais le jour dicisif est enfin arrivé, j'ignore quel sera le succès de mon entreprise et dans cette incertitude, je ne vous cacherai pas plus long-tems le motif qui me guide, et le projet que j'ai conçu.

STERN.

Ah! c'est parlé çà.

CHARLOTTE.

On ne peut nous entendre...

STERN.

Ils sont tous bien loin par là-bas.

CHARLOTTE.

Vous savez que ma sœur et moi, filles d'un simple bourgeois de Cologne, vivions depuis l'enfance dans la plus grande intimité, le comte Henri de Neusbourg neveu du baron de ce nom et officier supérieur au service de l'électeur de Saxe, s'éprit d'amour pour Gernance, pendant le semestre qu'il passa dans notre ville après le décès de son oncle; oubliant sa fortune et son rang, il demanda Gernance en mariage à notre vieux père qui la lui accorda, non sans peine et sans réflexion : on n'ignorait point que le jeune comte avait été destiné par le baron défunt à devenir l'époux d'Alisberthe, duchesse de Dusseldorf et surnommée aujourd'hui Guerrière

des sept montagnes; il était à craindre qu'Alisberthe ne se vengeât cruellement de cet affront, néanmoins l'hymen couronna les vœux de Gernance et d'Henri, mais insensiblement ma sœur devint orgueilleuse et fière, rougit de son origine, et crut devoir éloigner d'elle tout ce qui pouvait la lui rappeller. Je cessai de la voir malgré les instances et les prières du comte mon beau-frère. Sur ces entrefaites notre bon père mourut.

STERN.

Oh ! le digne homme que le papa Munster !

CHARLOTTE.

J'acceptai alors la main d'un négociant de notre cité et vous savez Stern qu'au bout de trois années de l'union la plus heureuse par un accident bien funeste... (*Elle essuye ses larmes.*)

STERN.

Hélas oui ! encore s'il vous eut laissé une bonne demi-douzaine d'enfans tous grouillans, çà console un peu, çà. Mais pas un tant seulement.

CHARLOTTE,

Livrée toute entière à ma douleur, le souvenir de Gernance, venait encore ajouter à ma peine ; souvent je me promenais sur les remparts solitaires de Cologne pour appercevoir le donjon du chateau de Neusbourg, situé sur l'autre rive de ce fleuve, et je me disais c'est là que respire ma sœur... O sœur ingrate, pourquoi m'as tu laissée supporter seule la perte d'un père et d'un époux, il m'eut été si doux de les pleurer avec toi, il n'est donc plus cet heureux tems où Charlotte et Gernance étaient inséparables.

STERN.

T'nez vrai madame, ça m'fend l'cœur... Oh ! que j's'rais faché d'avoir une sœur comme celle là dans not' famille.

CHARLOTTE.

Lorsque Gernance n'avait rien à desirer, je me permettais des reproches, maintenant quelle est dans une affreuse captivité, j'oublie ses erreurs et ses torts et ne pense plus qu'à la sauver.

STERN.

Comment madame la comtesse en captivité.

CHARLOTTE, *avec un intérêt croissant.*

Il y a un an bientôt, que la succession des barons de Hart-Moun centupla les revenus d'Alisberthe.

STERN.

Je m'rappellons ben d'çà.

CHARLOTTE.

Les antiques forteresses des sept montagnes, augmen-

tèrent ses immenses possessions et lui donnèrent dans cette contrée un pouvoir non moins redoutable qu'étendu.

STERN.

Aussi d'puis c't époque là, c'n'est plus une femme, c'est un diable, toujours en querelle avec ses voisins, guerroyant sans cesse et se faisant maudire de tous ses vassaux. (*Charlotte lui fait un signe.*) Personne, j'vous dis, personne.

CHARLOTTE.

Avant cette événement remarquable, le compte Henri, chargé d'une mission importante était parti pour Vienne, laissant à Neusbourg son épouse et ses deux fils. Alisberthe saisit cette occasion, et sous le pretexte d'aller au devant des hommages que lui devaient la comtesse dont elle etait devenue la souveraine, elle lui prodigua les marques de la plus tendre affection; langage persuasif, promesses séduisantes, tout fut employé pour l'engager à venir passer quelques semaines au chateau du Wolkenberg, Gernance inconsidérée avide d'honneurs et de plaisirs ne pût resister, et fut elle-même se livrer entre les mains de la plus perfide rivale.

STERN.

Ah! bon dieu! bon dieu! et le comte Henri le sait-il?

CHARLOTTE.

Oui, son épouse l informa de son séjour aux sept montagnes. Henri prudemment ne lui en témoigna que de la satisfaction; il fit plus, il adressa à la duchesse l'assurance de sa gratitude; mais dans le même tems, il m'instruisit de ce qui se passait, me confia ses craintes: je les partageai. Deux mois s'écoulent, et ma sœur n'est point encore de retour à Neusbourg, c'est alors que je me détermine à m'introduire dans le château, sous ce déguisement; bientôt Henri sait qu'un danger éminent menace et sa femme et ses fils; je conçois un plan d'évasion, Henri l'adopte, le duc de Saxe l'approuve; protecteur d'Henri, il lui offre en outre l'intervention de son autorité souveraine...

STERN.

Allons, il y aura du pif, paf, pan, pom, c'est sûr.

CHARLOTTE.

La force nous est moins utile que l'adresse, la cruelle Alisberthe immolerait à sa vengeance ses faibles victimes, plutôt que de les rendre; et si jusqu'à ce jour, elle leur a conserve la vie c'est pour attirer dans ses pieges le comte lui-même et faire perir à-la-fois, l'époux, la mère et les enfans.

STERN.

J'nen pouvons pas revenir! que de noirceur par ici, que de vertus par là. Ça commence à s'debrouiller; j'comprenons

ben à présent pourquoi qu'j'avons une nièce, pourquoi ma nièce s'laisse faire la cour par M. Flamberg.

CHARLOTTE.

Afin de mieux tromper l'ennemi, il faut avoir des intelligences dans la place.

STERN.

C'est çà, c'est çà morgué et les prétendus vendangeurs j'pouvons-t'y savoir à présent..

CHARLOTTE.

Vous ne devinez pas?

STERN.

Attendez? je l'tiens! ces prétendus vendangeurs... ces prétendus vendangeurs, c'est pas des vendangeurs, c'est qu'euq' bataillons de soldats...

CHARLOTTE, *avec mystère.*

Point du tout : mais bien le comte Henri...

STERN.

Le comte Henri!

CHARLOTTE.

Accompagné seulement de quelques officiers de ses amis, d'une intrépidité à l'épreuve... Vous le reconnaîtrez à un médaillon qu'il vous laissera appercevoir un instant.

STERN.

Le comte Henri va venir, mais ousque j'vas l'mettre, comment est-ce que j'vas le recevoir... Le comte Henri de Neusbourg.

CHARLOTTE.

Paix donc! paix donc Stern!

STERN.

Mais madame... Un comte, un baron, un marquis, un duc, tous ces gens la sont accoutumés à être logés comme des seigneurs.

CHARLOTTE.

Songez donc que la plus légère distinction le ferait remarquer; Alisberthe peut avoir des émissaires dans ces parages. Il faut au contraire lui parler brusquement, le traiter lui et ses compagnons de voyage comme des simples journaliers. En un mot vous conduire avec eux de la même manière dont vous agissez quelquefois envers moi.

STERN

J'vous comprenons : j'vous comprenons. (*La prenant à part.*) Dites-donc, si vous avez besoin pour l'exécution de vot' stratagême, d'une bonne paire de mains de supplément, n'oubliez pas que Stern vous est dévoué... Madame, et que là, ben franchement, ça l'y f'rait plaisir d'courir queuqu' risques pour vous prouver son zele et son attachement.

(*On entend un coup de canon*).

On voit subitement au haut des tours du Wolkenberg une lumière très-vive, puis on entend un coup de canon.

STERN, *à Charlotte.*

O ciel ! v'là l'tintamare qui commence....

On apperçoit sur une des tours du château d'Ebrak, à droite, une même lumière, puis peu après, on entend dans l'éloignement un autre coup de canon.

STERN.

Qu'est-ce que çà signifie ? les autres forts répondent comme par signaux ; ah ! il y a quelque chose de nouveau.

CHARLOTTE.

Grands dieux !

La petite lueur apparaît sur la tour du Wolkenberg, le coup de canon lui succède, Charlotte et Stern font un mouvement de frayeur, le fort de Drochemfeld à gauche, répond à son tour. Le bruit est très-lointain.

SCENE V.

Stern et Charlotte parcourent la scène avec inquiétude, les vendangeurs et vendangeuses arrivent successivement dans le plus grand désordre, les habitans des hameaux voisins accourent de tous côtés : les femmes tiennent entre leurs bras des enfans de tout âge, les hommes portent avec eux ce qu'ils ont de plus précieux dans des cassettes, gros paquets et besaces, le tocsin sonne.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Le canon se fait entendre,
O terreur ! quittons les champs !
Les ennemis viendraient-ils nous surprendre,
Fuyons ! fuyons, et sauvons nos enfans.
(*Coup de canon ; tout le monde se jette à genoux.*)
Dieu tout puissant exauce nos prières,
Toi seul peut nous soustraire au plus funeste sort !
Veille sur nous, protège nos chaumières,
Eloigne de ses lieux, la misère et la mort.

Vers la fin de ce chœur, on voit s'avancer le pont volant sur lequel est Flamberg, accompagné de deux mariniers, qui conduisent un bacq.

SCENE VI.

Les Précédens, FLAMBERG, *sur le pont.* 2 Mariniers.

FLAMBERG *sur le pont.*

Ecoutez, écoutez tous !

TOUT LE MONDE, *allant au devant de lui.*

Ah ! voilà monsieur Flamberg.

FLAMBERG, *il met pied à terre.*

Je suis encore tout essoufflé. Avez-vous entendu le canon ?

TOUS.

Oui ! oui !

STERN.

Je n'sommes pas sourds.

FLAMBERG.

Savez vous ben pourquoi on l'a tiré.

TOUS.

Non, non.

FLAMBERG.

Comment vous n'en savez rien ?

TOUS.

Non, non.

FLAMBERG, *d'un air inquiet.*

Mais ni moi non plus, je vous assure.

STERN.

Cétait ben la peine d'accourir si vîte pour nous conter çà.

FLAMBERG.

Comment! futur oncle; faites excuse, dès que j'ai entendu le premier coup, je me suis sauvé à toute jambe du chateáu pour accourir vous tranquilliser, et mon empressement à venir ici, m'a empêché de demander pourquoi on le tirait.

CHARLOTTE, *d'un air niais.*

J'vous r'mercie ben, M. Flamberg d'vot' attention.

FLAMBERG.

C'est honnête, çà, eh ben, mademoiselle, vrai il n'y a pas de quoi. Et je vous promets que d'ici à demain vous saurez ce que c'est au plus juste.

STERN.

Par ma fine, M. Flamberg, j'aurais mieux aimé vous voir un quart-d'heure plus tard et être un peu plus instruit, ces coups d'canon-là m'interloquent.

FLAMBERG.

Ne vous interloquez pas, futur oncle, je devine à-peu-près ce que c'est, et çà n'a rien d'inquiétant.

CHARLOTTE.

Comme quoi, par exemple ?

FLAMBERG.

Çà pourrait ben être par exemple pour annoncer la naissance ou la mort de quelque parent ou ami de la grande duchesse, peut-être ben celle du comte Henri... tenez.

CHARLOTTE ET STERN.

Bon dieu !

FLAMBERG.

Il es arrivé cette nuit un courrier.

CHARLOTTE.

De quel endroit.

FLAMBERG.

De Dresde, tout justement.

CHARLOTTE, *à part.*

De Dresde !

STERN, *à part.*

De Dresde ! aye ! aye !

FLAMBERG.

Ça serait dommage si le hasard me faisait dire vrai, car le comte Henri est attendu depuis long-tems avec bien de l'impatience; on lui a préparé un appartement qu'on dit être superbe, mais ousque personne n'entre, la grande duchesse en a seule la clef; pendant plus de deux mois des ouvriers qui venaient je ne sais d'où y ont travaillé, sans pouvoir communiquer avec personne sous peine de mort. Ça doit être bien beau ce qu'il y a dedans !

CHARLOTTE.

Vous n'maviez pas encore dit cela.

FLAMBERG.

Hier seulement on a achevé de réparer et d'enjoliver les fortifications des trois chateaux à la barbe des jaloux et des envieux. Ce matin on a habillé de pied en cap, les hommes d'armes de la garde, tout comme étaient jadis les fameux chevaliers des sept Montagnes. Tantôt il doit entrer six chariots remplis de vivres... c'est pour la fête... on prétend que le premier repas durera dix à douze jours sans désemparer; c'est assez causer des autres, faut parler un peu de nos petites affaires. (*Aux vendangeurs.*) Çà, vous autres, ce que je vous ai dit, doit vous rassurer. Si cela vous était égal, vous m'obligeriez sensiblement en vous en allant insensiblement.

STERN.

Allez mes amis, allez reprendre vos travaux, si j'apprenons quelqu'nouvelles comme çà nous interesse tous, j'frons sonner la cloche. (*Les vendangeurs sortent.*)

SCENE VII.

STERN, CHARLOTTE, *rêveuse*, FLAMBERG.

FLAMBERG, *avec un air mysterieux.*

Ecoutez, écoutez, écoutez. A cinq heures précises j'ai l'honneur de vous présenter avec permission à la grande duchesse; à six heures, nous prendrons la petite leçon de danse, pour les gestes, le maintien et le ménuet, à sept heures nous collationnerons, à huit heures nous nous en reviendrons, et je vous remettrai entre les bras paternels du futur oncle, approuvez-vous cette conduite là, hiu ?..

STERN.

C'est ben, c'est ben, et après-demain la noce, M. Flamberg.

FLAMBERG.

Oh ! oui, après-demain mam'selle Anna sera madame Flamberge.

CHARLOTTE.

Il est bientôt quatre heures, j'vas m'habiller; quand j'srai habillée, je vous l'dirai, et pis nous partirons, j'voudrais déjà être arrivée.

FLAMBERG.

En vous attendant, je vais jaser avec le papa Stern, pour me désennuyer.

CHARLOTTE, *bas à Stern.*

Ne le quittez pas, j'ai à écrire dans votre chambre.

FLAMBERG, *courant après elle.*

Dites donc, plaisanterie à part, faut faire une toilette qui ait un air un peu calé.

CHARLOTTE.

Ah! oui, je s'rai belle, allez, vous verrez plutôt, j'vas mettre tout c'que j'ai sur moi d'abord.

FLAMBERG.

C'est comme une visite de noces, çà n'badine pas. Ce matin en nétoyant l'arsenal, j'ai récuré une cuirasse superbe pour moi; la duchesse aime la grande tenue.

CHARLOTTE.

Oh je m'tiendrai bien; t'nez droite comme çà. (*Elle sort en se tenant avec une roideur affectée.*)

FLAMBERG, *riant.*

Ah! ah! ah! qu'elle est simple! ne soyez pas long-tems.

SCENE VIII.

FLAMBERG, STERN.

STERN.

Faut conv'nir qu'vous êtes un mortel ben heureux d'épouser un si gentil p'tit tendron.

FLAMBERG.

Mais certainement M. Stern, je ne me plains pas. Y n'i a que l'chapitre de l'esprit, qu'est un peu court chez elle.

STERN.

Mais dam, çà n'a jamais sorti de son village.

FLAMBERG.

Quand j'aurai un peu soigné son éducation, que je lui aurai appris à lire et à écrire, elle commence déjà à appeller couramment, et il n'y a que trois semaines que je l'ai entrepris.

STERN.

Je m'en rapporte bien à vous aussi; dès que vous m'avez déclaré vot' penchant pour elle, vous savez ce que je vous ai répondu.

FLAMBERG.

Moi elle m'a plu tout d'suite, à la première vue j'ai dit c'est çà.

STERN.

C'est tout comme ma nièce; t'nez, vous m'croirez si vous voulez, elle ne vous aime pas...

FLAMBERG.

Elle m'adore ?

STERN.

Juste.

FLAMBERG.

Je l'crois ben, j'ai toujours été la coqueluche des petites filles; dites donc, quelqu'un qui sera ben surpris à son retour de me trouver marié, ce sera votre femme, n'est-ce pas.

STERN, *avec intention.*

Oui, et avec c'te nièce là surtout, et avec c'te nièce-là.

FLAMBERG.

Pour ce qui est à l'égard des arrangemens pécuniaires, la grande duchesse qui a depuis long-tems le desir de m'obliger, m'a promis encore ce matin qu'elle songerait à moi.

STERN.

Vous savez ben, M. Flamberg, qu'on n'peut pas s'mettre en ménage avec des espérances.

FLAMBERG, *lui frappant sur le bras*

C'est sensible çà, faut un magot en ménage ; mais je suis très-tranquille, elle me donnera une jolie dot, çà ne pèsera pas une once, allez vous verrez...

SCENE IX.

(Le comte Henri et six affidés sous le vêtement de vendangeurs, trois d'entre eux portent des havre-sacs, et ils ont des batons blancs à la main. Henri qui entre le premier, a les yeux tournés vers les sept montagnes, ensuite il apperçoit la ferme et l'indique à ses compagnons, pendant cette entrée Stern et Flamberg continuent la conversation en pantomime ; Henri s'approche d'eux.)

HENRI.

On nous a dit en passant par le village voisin que nos bras... (*Il entr'ouvre sa veste et laisse voir son médaillon.*)

STERN, *avec émotion.*

Ah ! vous voilà, vous voilà donc enfin arrivés ; c'est bien heureux, ma foi, c'est bien heureux, depuis c'matin qu'on vous attend ici. (*A part et très vîte à Henri.*) En vérité monseigneur je suis confusionné. (*Haut.*) Et combien êtes-vous ?

HENRI.

Sept pour vous servir.

STERN, *toujours agité.*

Sept. Bon : tant mieux, car j'avons, voyez-vous fièrement de besogne en train, et j'voudrais en voir déjà la définition ; faut s'mettre à l'ouvrage, faut aller d'abord... non, non il y a de quoi vous occuper ici, attendez n'pourriez vous pas monsieur Flamberg ?..

FLAMBERG.

Quoi faire ?

STERN.

Rien, rien du tout. (*A Henri*) Suivez-moi... Restez-là. (*A Flamberg*) Qu'est-ce que vous me demandiez, tout-à-l'heure ? (*A part et vîte*) Je ne sais plus ce que je dis.

HENRI, *à part.*

Il se trouble !

FLAMBERG.

Ah ! çà, futur oncle, tâchez de vous expliquer un peu plus clairement, ou bien voulez-vous m'écouter, moi.

STERN.

Parlez, parlez, c'est qu't'nez, la mauvaise humeur où je suis de voir arriver si tard ces grands fainéans-là...

FLAMBERG.

J'ai la figure sévère ; mais le cœur compâtissant ; ils ont bien chaud ces pauvres diables...

STERN.

Vous avez raison : c'est ma pensée que vous m'avez volée ; faut les faire raffraîchir. Anna ! Anna ! (*il va vers la porte de la ferme.*) Anna ! Anna !

CHARLOTTE, *dans la ferme.*

Plait-il, mon oncle ?

STERN.

Nos vendangeurs sont arrivés, entends-tu, nos vendangeurs ; apporte un cruchon de vin.

FLAMBERG.

Laissez donc, ne suis-je pas là, je veux en éviter la peine à ma future ; je vas à la cave, je vas à la cave.

STERN.

C'est ben pensé çà, monsieur Flamberg, le premier tas à droite, au pied de l'escalier.

SCÈNE X.

STERN, HENRI ses Affidés.

HENRI.

O ! brave Stern, que ma sœur Charlotte vous a bien dépeint...

STERN.

Pas d'complimens, monsieur le Comte, j'uavons pas l'tems d'çà ; vous allez la voir, cette chère sœur ; j'tacherai que vous ayez avec elle un moment d'entretien ; mais point d'imprudence il ne faut pas échouer au port. La voilà.

Charlotte accourt et se jette dans les bras de son frère qui la presse contre son sein. Stern fait le guet à la porte de la maison.

HENRI.

O ! femme admirable ! amie généreuse et sincère, nous

sommes réunis enfin pour entreprendre, que dis-je pour achever les glorieux travaux que tu as commencés, si ma Gernance m'est rendue, si mes enfans.:. ....

STERN.

Paix! (*Aussitôt chacun des personnages prend une attitude différente, Anna éloignée d'Henri, joue avec son tablier.*)

STERN, *à Flamberg, qui revient.*

J'allais au devant de vous, ben des r'mercimens.

FLAMBERG.

Vous vous moquez... Ah! (*appercevant Anna.*) Ah! mam'selle Anna, quel bel ajustement!

STERN, *ayant débouché le cruchon, et avec finesse.*

Qu'est-ce que vous avez donc apporté la, monsieur Flamberg !.. C'est du vinaigre.

FLAMBERG.

Si c'est vrai.

STERN.

Vous vous serez trompé.

FLAMBERG.

Le tas à droite, au pied de l'escalier.

STERN.

Oui, et vous avez pris à gauche.

FLAMBERG.

J'ai pris à droite, j'vous dis, je connais peut-être ma main droite, de ma main gauche.

STERN.

J'parie q'vous avez pris à gauche.

FLAMBERG.

Cà va, j'parie une tartelette.

STERN.

C'est dit.

FLAMBERG.

Vous êtes témoins vous autres; descendons. (*Il passe le premier.*) J'as pris à droite, j'en suis sûr.

STERN.

Nous allons voir. (*Il fait signe à Henri et à Charlotte de se rapprocher.* (*Il sort.*)

SCENE XI.

HENRI, CHARLOTTE, les Affidés.

CHARLOTTE.

La journée s'avance, et nous n'avons pas un moment à perdre.

HENRI.

Mes amis sont prêts à tout entreprendre.

~~UN AFFIDÉ.~~

~~Mourir ou triompher de l'infâme Alisberthe.~~

CHARLOTTE.

Apprenez que cette nuit un courrier venant de Dresde...

HENRI, *souriant.*

Dites plutôt de la ville voisine ! Afin d'écarter tout soupçon, j'ai envoyé à ma chère Gernance une lettre datée de Dresde en effet, par laquelle je lui annonce que sous trois jours sans nul retard, j'arriverai aux sept montagnes.

CHARLOTTE.

Le duc de Saxe est-il toujours dans les mêmes intentions ?

HENRI.

Il m'a fait savoir ce matin qu'un régiment de grenadiers saxons et plusieurs détachemens de cavalerie s'avançaient vers ces bords, par des chemins peu fréquentés, et qu'ils seraient à nous au premier signal ; mais à propos, il faut soigneusement serrer ces havresacs qui renferment toutes les choses indiquées dans notre plan.

CHARLOTTE, *à un Affidé.*

Veuillez les porter vous-même dans la grande armoire en face de cette porte, et retirez-en la clef. (*L'affidé entre dans la ferme avec les trois paquets.*) (*à Henri.*) J'ai préparé une lettre pour ma sœur. Je tenterai tout pour la lui remettre malgré la difficulté d'approcher d'elle.

HENRI.

Vous a-t-elle reconnue ?

CHARLOTTE.

Non, je n'ai encore pu fixer un moment ses regards sur moi, mais je brule d'arriver au Wolkenberg. Le bruit du canon s'est fait entendre ce matin.

HENRI.

Et quoi, il partait de ces forteresses ?

CHARLOTTE.

Il m'a causé de vives allarmes, et je ne suis point encore tranquille, ignorant le motif...

FLAMBERG, *dans la cave.*

J'ai gagné ! j'ai gagné.

HENRI.

Tout est convenu.

CHARLOTTE.

Si à huit heures je ne suis pas hors les portes du chateau, vous pouvez tout risquer.

HENRI.

Embrassons-nous, intrépide Charlotte; puisse le ciel protéger en ce jour, la vertu, le courage et l'amitié. (*Ils s'embrassent.*)

SCENE XII.

Les Précédens, FLAMBERG *qui entre et les surprend.*

FLAMBERG.

Eh ben! à la bonne heure. (*Henri et Charlotte se séparent promptement.*) Dites donc monsieur le vendangeur, il vous convient bien de vous permettre des licences de ce genre là avec ma prochaine épouse. C'est pour me remercier de ce que je lui fais donner à boire.

SCENE XIII.

Les Précédens, STERN.

STERN.

Qu'est-ce qu'y a donc?

FLAMBERG.

Comment, j'ai surpris ce grand escogrif-là embrassant Mlle. Anna.

STERN.

Sarpejeu! ça s'rait y ben possible çà?

CHARLOTTE.

I m'a d'mandé la permission mon oncle, moi j'ai dit ben volontiers monsieur.

FLAMBERG.

Voyez-vous c'te p'tite sournoise. (*A Henri.*) Approche toi-zi. Si c'était un guerrier militaire encore on l'y parlerait, j'ai dans mon arsenal de quoi faire la conversation.

STERN, *à Henri.*

Vous mériteriez ben monsieur le drôle être renvoyé sur-le-champ au moins; et vous, mademoiselle...

FLAMBERG, *à Stern et bas.*

Je vais l'emmener tout de suite, de peur d'accident. (*A Charlotte haut.*) Votre monture est-elle caparaçonnée mam'selle.

CHARLOTTE.

Attendez, j'vas vous dire çà. (*Elle regarde dans la coulisse au-dessus de la maison.*) V'la not' garçon d'ferme qui lui attache ses paniers, Peters! allons donc vîte. (*Flamberg prend Stern à part avec un air mystérieux. Pendant ce tems Charlotte s'entretient dans le fond avec Henri et les affidés.*

FLAMBERG.

Deux mots; je suis ben aise avant de partir de vous dire une chose, c'est que ces gens là ont bien mauvaise mine, celui qu'était là sur-tout. Il regarde toujours en dessous.

Ce n'est pas parcequ'il vient d'embrasser votre nièce, mais il a une figure qui ne revient pas, ça pourrait bien être des vendaugeurs le jour et des voleurs de grands chemins la nuit; prenez garde à vous.

STERN.

Merci, merci ! mais j'crois que vous êtes dans l'erreur; y n'sont pas c'qui paraissent.

FLAMBERG.

Ne vous y fiez pas, j'ai l'œil pénétratif.

SCENE XIV.

Les Précédens, PETERS, *amène un âne avec des paniers contenant des pots à lait.*

PETERS.

Quand vous voudrez, mam'selle.

ANNA.

V'la mon âne, M Flamberg.

FLAMBERG et STERN.

Comment, comment !

ANNA.

Adieu mon oncle, adieu Peters, adieu tout le monde.

STERN.

Ça n'sent pas sa sottise.

FLAMBERG, *à Stern.*

Oui, mais permettez puisque je lui enseigne l'art grammatical, laissez moi la reprendre. *Il prend la main de Charlotte.*

ANNA.

Quéqu'j'ai encore fait ? nous n'partirons pas aujonrd'hui.

FLAMBERG.

Songez-vous mademoiselle que c'est très-malhonnête de dire, v'la mon ane M. Flamberg, parce que le régime du subjonctif se trouvant au nominatif de l'indicatif, vous comprenez bien que c'est moi qui ai l'air d'être l'ane de cette affaire-là. (*Musique vive et bruyante, on entend une voix de femme s'écriant avec feu*, Ah ! ah ! nous allons voir ça. *Chacun se porte avec empressement vers l'endroit d'où la voix part.*)

STERN.

C'est ma femme. (*Il s'élance dans la coulisse.*)

CHARLOTTE et HENRI.

O ciel.

FLAMBERG.

Adieu la surprise... V'là madame Stern!

SCÈNE XV

Les Précédens, Mad. STÈRN, *entre suivie des vendangeurs et vendangeuses, elle parait courroucée et repousse son mari qui veut l'appaiser.*

Mad. STERN, *pendant la musique.*

N'approchez pas, n'approchez pas, monsieur; où est-elle? Ah? oui dà! où est-elle donc?

CHARLOTTE.

Ah! bon jour, ma tante, comment vous portez-vous, ma tante?

Mad. STERN.

Qu'appelles-tu ma tante.

STERN, *voulant lui parler bas.*

Mais écout' donc?...

Mad. STERN.

Effrontée péronnelle! ma tante.

STERN, *à son oreille.*

Tais toi donc.

Mad. STERN.

Moi, ta tante.

STERN, *à son oreille.*

Tu sauras tout.

Mad. STERN.

Je le sais! je le sais, monsieur, je suis instruite de tout, je connais votre conduite, ah! M. Stern, vous m'éloignez de chez moi pour y faire venir. . ah! oui dà!

FLAMBERG.

Mais Mad. Stern, pourquoi être jalouse de vot' nièce.

Mad. STERN *lui donnant un souflet.*

Ça ma nièce.

FLAMBERG, *à Stern.*

C'est pas sa nièce à présent.

Mad. STERN.

Ma nièce!

STERN.

As-tu perdu la tête?

Mad. STERN.

Comment si j'ai perdu la tête? en v'la ben d'un autre; est-ce que j'ai jamais eu de nièces?

STERN *feignant un grand désespoir.*

Ah mon dieu! mes amis, quel malheur, ma femme est devenue folle.

Mad. STERN.

Folle!

STERN.

T'nez, regardez ses yeux, voyez ses yeux!

ANNA, *pleurant.*

Ma tante, qu'est-ce que je vous ai donc fait pour que vous ne vouliez pas me r'connaitre ?

Mad. STERN.

Te reconnaître ! te reconnaître, satannée, ah ! tu veux que je te reconnaisse ; attends, attends j'te vas marquer. (*Elle s'élance sur Charlotte, Flamberg veut la deffendre et reçoit les coups, Stern veut l'arreter.*)

FLAMBERG, *pendant la musique.*

Oui, oui, elle est folle, et folle à lier

Mad. STERN, *frappant.*

Tiens, défends-la donc, défends-la donc.

STERN.

A moi, mes amis, faut l'enfermer.

FLAMBERG.

Faut la museler, elle est enragée ! (*Henri, Stern et les affidés enlèvent Mad. Stern et la portent dans la ferme.*)

Mad. STERN, *furieuse lève ses poingts.*

J'te r'trouverai, j'te rattrap'rai.

(Charlotte que Flamberg a emmené avec son âne, paraît sur le pont volant. Tableau général.)

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un belvédere gothique, éclairé tout autour par des fenêtres, dont les vitraux sont peints ; vers le fond de la piece et au milieu, est une grille dorée, à hauteur d'appui, et qui entoure l'entrée de l'escalier par lequel on descend de ce belvédere.

SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau, Charlotte et Flamberg sont en attitude de danse ; Flamberg tient une pochette; Charlotte paraît extrêmement empruntée.

FLAMBERG, *sur l'air du menuet d'Exaudet.*

Le corps droit,
Allons donc,
La jambe gauche,
Glissez-moi çà joliment,
Deux pas de c'côté-ci,
Trois du côté d'la f'nêtre.

CHARLOTTE.

Ah! ben en v'là assez. Cà mennuie. (*Elle s'assied.*)

FLAMBERG.

Ce n'est pas ainsi que l'on fait des progrès, mademoiselle Anna.

CHARLOTTE.

Queque çà m'fait.

FLAMBERG.

Si vous n'aimez pas la musique et la danse, vous n'aimerez jamais rien.

CHARLOTTE.

Tant mieux, là.

FLAMBERG.

Comme c'est régalant c'te réponse-là, la veille d'un mariage. Tant mieux, là.

CHARLOTTE.

Vous êtes fâché, mon petit Flamberg; ce que j'en dis, c'est pas par méchanceté.

FLAMBERG.

Je sais ben que c'est par bêtise, mais c'est égal...

CHARLOTTE, *pleurant.*

V'là encore que vous dites que je suis bête; c'est ben dur de s'entendre toujours répéter la même chose.

FLAMBERG.

Mam'selle Anna!.. Ah! mon dieu! je ne peux pas voir pleurer les femmes, c'est plus fort que moi. Mam'selle Anna, écoutez... T'nez, r'mettez-vous en place.

CHARLOTTE, *sanglottant.*

Vous me direz plus de sottises?

FLAMBERG.

Je vous le promets, par mon épée.

CHARLOTTE, *se mettant à sauter.*

Ah! ben, j'y pense plus, dansons. (*Elle va se mettre en place.*)

FLAMBERG, *à part.*

Elle n'a pas de rancune; c'est l'innocence et la simplicité personnifiées. Si celle-là me trompait, je serais bien attrapé.

CHARLOTTE, *allant auprès de Flamberg.*

Qu'est-ce que vous marmottez donc là entre vos dents?

FLAMBERG.

Je discourais moi seul sur rien du tout.

CHARLOTTE

Ah! c'que c'est que d'avoir la parole en main; ces hommes d'esprit, çà parle, çà parle, çà parle ben souvent sans rien dire (*On entend le son de la trompette*). Ah! v'là encore la même musique qu'il y a un quart-d'heure; je l'aime ben, moi, c't'air-là.

FLAMBERG

Ceux pour qui on le joue sont ben loin de s'en douter... Allons, au menuet.

CHARLOTTE

Ah ! ben, non ; j'veux savoir auparavant c'que çà veut dire... çà n'srait-t'y pas pour annoncer not' noce ?

FLAMBERG *tristement.*

A dieu ne plaise, Mlle. Anna. (*Charlotte fait un mouvement de frayeur.*) Qu'est-ce que vous avez donc ?

CHARLOTTE

Vous me donnez le frisson, quand vous parlez comme çà.

FLAMBERG

Dansons, j'vous dis, dansons.

CHARLOTTE

Danser. Puisque vous m'avez caché jusqu'à présent pourquoi l'on avait tiré l'canon ce matin, je ne danse plus de ma vie si vous m'dites pas tout d'suite c'que signifie le son d'la trompette.

FLAMBERG

Mais quest-ce que çà vous fait à vous, qu'on tire le canon, qu'on ne tire pas le canon ; qu'on sonne la trompette ou qu'on ne sonne pas la trompette.

CHARLOTTE

C'est pour m'instruire.

FLAMBERG

Quant au bruit du canon, je vous répète que c'est encore dans le château un mystère impénétrable, et qu'en ce moment, la grande duchesse, renfermée chez elle, n'est visible pour personne ; aussitôt que quelque chose aura transpiré, je vous mettrai dans la confidence, ainsi que je vous l'ai promis certainement. A l'égard de la trompette... je mentirais si je soutenais que j'ignore la cause...

CHARLOTTE *caressant Flamberg.*

Ah ! mon p'tit Flamberg.... Comm' j'vous aimerai si vous m'contez çà.

FLAMBERG

Faut toujours lui céder. (*avec mystère*) Eh ben, c'te trompette sonne pour not' prisonnière. Vous vlà ben avancée, pas vrai ?

CHARLOTTE

Comment, pour vot' prisonnière ; est-ce qu'il y a une prisonnière ici ?

FLAMBERG

Apparemment (*à part*) Je n'voulais pas lui dire ! bavard !

CHARLOTTE

Ah ! j'comprends ! et c'est pour l'amuser un p'tit brin qu'on fait aller comme çà la trompette (*Elle imite le son de la trompette*). Turlututu.

FLAMBERG

Il s'agit bien de turlututu.

CHARLOTTE

J'la verrai-ty à queuq'moment, c'te prisonnière ?

FLAMBERG

Vous l'avez déjà vue.

CHARLOTTE

Moi.

FLAMBERG

C'te belle dame à qui vous avez voulu plusieurs fois présenter des bouquets, et que je vous ai dit être si hautaine qu'elle vous les jetterait au nez.

CHARLOTTE

Comment, c'est une prisonnière, çà ? bath...

FLAMBERG

Eh ! oui. C'est pour ses petits enfans que vous apportez du lait soir et matin.

CHARLOTTE

Ah ! c'est une prisonniere... Elle a l'air bien gai pourtant.

FLAMBERG

Pas trop depuis quelques jours. Faut qu'elle se doute de quelque chose.

CHARLOTTE

Comment.

FLAMBERG

Elle est ici en prison, sans le savoir.

CHARLOTTE

Ah ! vous vous moquez de moi, Monsieur Flamberg.

FLAMBERG

Non, j'vous dis; elle se croit ici en pleine liberté, et dans un château de plaisance; mais on la garde à vue de toutes parts.

CHARLOTTE *à part.*

Oh ! je m'en suis apperçue. *La trompette sonne encore* (*Haut.*) Encore la trompette ! Puisque je serai demain vot' petite femme, vous pouvez bien m'confier d'avance...

FLAMBERG

Il est bien certain qu'une fois de la maison, il faudra qu'vous soyez instruite sur tout, point par point.

CHARLOTTE.

Un jour de plus ou de moins, çà n'fait rien pour vous, et çà fait beaucoup pour moi.

FLAMBERG.

Allons, écoutez. La Grande-Duchesse, qui assurément a de bonnes raisons pour cela, voyant que sa prisonnière commençait à devenir mélancolique, a, depuis hier, retiré en apparence tous ceux qui la guettaient, et la trompette que vous avez entendue à plusieurs reprises, est pour

avertir les hommes d'armes apostés en cachette, des moindres démarches de la comtesse. La première fois (*L'acteur rappelle, en imitant le son de la trompette, la phrase de musique qu'elle a fait entendre*), çà indiquait qu'elle sortait de son appartement pour descendre dans les jardins. La seconde, çà signifiait qu'elle dirigeait ses pas vers la tour du septentrion. Si delà elle passait au midi, qui est ce belvédère, un autre son de trompette la précéderait ; par ce moyen, elle est sans cesse observée, et ne peut plus soupçonner qu'on la surveille. Demandez-moi pourquoi toutes ces précautions, je vous dirai en conscience que je n'en sais pas un mot.

CHARLOTTE.

Ah ! la drole d'histoire, en savez-vous encore une autre comme celle là ; car je suis ben curieuse.

FLAMBERG.

Vantez-vous en ; mais soyez tranquille, j'ai de quoi vous satisfaire, vous ne pouviez pas mieux tomber qu'en venant habiter ce chateau : j'vous raconterai tout ce qui s'y est passe depuis le commencement du douzième siècle jusqu'à la présente année seize cent quatre-vingt quatre. Je vous ferai voir la ousque les francs-juges s'assemblaient : l'endroit où ils tenaient leur tribunal secret et redoutable qui faisait trembler toute la Germanie.

CHARLOTTE.

Oh ! comme ça doit être gentil.

FLAMBERG.

Gentil c'est le mot. Vrai guy a de quoi s'amuser, j'vous f'rais descendre dans les souterrains où l'on voit encore les tombeaux... les squelettes...

CHARLOTTE.

Oh ! je mourrais de frayeur. (*La trompette sonne de nouveau.*)

FLAMBERG, *ouvrant l'une des fenêtres.*

Tout juste : v'la la comtesse et ses deux enfans dans la grande avenue.

CHARLOTTE.

Elle va venir ici peut-être.

FLAMBERG.

C'est très-sûr.

CHARLOTTE *à part.*

La providence conduit ses pas en ces lieux, il faut absolument que cette lettre lui soit remise. (*Elle tire en même tems la lettre de son sein.*)

FLAMBERG, *à la croisée.*

Tiens elle s'en retourne...

CHARLOTTE, *à part.*

Ciel !..

FLAMBERG.

Ah ! elle revient, elle revient.

CHARLOTTE, *à part.*

O dieu, je vous rends graces ?

FLAMBERG.

Elle avait laissé tomber son mouchoir, çà m'aurait bien surpris qu'elle ne montât pas à ce belvedère car elle a pour habitude de venir chaque jour au coucher du soleil regarder sur la route de Dresde, si elle n'appercevra pas quelques voitures. Savez-vous qu'on découvre d'ici à plus de quinze lieues à la ronde quand il ne fait pas de brouillards. (*Musique annonçant l'arrivée précipitée de quelqu'un, Flamberg court vers l'escalier et regarde.*)

FLAMBERG.

C'est le chevalier Othon, l'capitaine des gardes, ah ! mon dieu, il monte ici quatre à quatre.

SCENE II.

Le Chevalier OTHON, *sans appercevoir Flamberg et Charlotte, ouvre avec vivacité les croisées du côté droit.*

Le Chevalier OTHON, *regardant,*

Bon : de ce côté, les sentinelles extérieures sont à leurs postes, aucun écrit, aucun signal... (*Il veut passer à gauche et apperçoit Flamberg.* Que fais-tu là Flamberg ?

FLAMBERG.

Seigneur chevalier, j'ai trouvé c'tendroit-ci qu'est parquete propice pour les rigodons, et j'y suis venu donner une leçon à ma future épouse ; agrée, complimentée et félicitée par notre grande duchesse, j'ose croire seigneur chevalier que vous daignerez honorer de votre appétit le dîner conjugal, frugal et pastoral...

OTHON, *préocupé et allant d'une fenêtre à l'autre.*

Le moment est favorable... j'ai sur ma foi bien d'autres soins en tête.

FLAMBERG, *poussant Charlotte dans un coin de la scène.*

Ha ! il y a du mic mac, il y a du mic mac...

CHARLOTTE, *bas à Flamberg.*

Qu'est-ce qu'il reluque donc comme çà ?

FLAMBERG.

Je gage qu'il est dans le secret, lui ! chut ! adroitement je vais le faire jaser. (*S'approchant du chevalier avec un air de mystère.*) Rien de nouveau là bas ?

OTHON.

Au contraire. (*Charlotte s'avance doucement pour écouter.*)

FLAMBERG, *à part.*

Bon. (*Haut.*) Ça ne m'étonne pas... je m'en doutais !

(*Appercevant Charlotte.*) Eh bien, Mademoiselle, est-ce que c'est honnête d'écouter ainsi ?.. Faites des pliés s'il vous plait. (*Charlotte s'éloigne aussitôt, fait des pliés, et revient pas à pas tandis que Flamberg dit à Othon*) Il parait certain maintenant que le canon a été tiré ce matin...

OTHON.

Ah ! très-certainement le canon a été tiré ce matin.

FLAMBERG.

Oui, mais je veux dire qu'il à été tiré... pour... ce que vous savez bien....

OTHON.

C'est la vérité.

FLAMBERG *tourne la tête, Charlotte fait un plié.*

Haut la tête, mademoiselle, le corps droit, la poitrine en avant. (*à Othon à voix basse.*) Franchement qu'est-ce que vous pensez de tout cela ?

OTHON.

Et vous ?

FLAMBERG, *après un gros soupir.*

Je dis... je dis qu'il faut attendre pour prononcer la-dessus.

OTHON.

Moi voici mon opinion.

FLAMBERG, *à part.*

Il va parler. (*Haut.*) Voici votre opinion ce sera la mienne c'est sûr... J'écoute.

OTHON.

Ceci est entre nous deux !

FLAMBERG.

Entre nous deux. (*Il regarde Charlotte qui s'exquive et fait à l'instant deux où trois entrechats.*) Serrez ! serrez ! serrez ! (*A Othon.*) J'y suis, pardon.

OTHON.

Eh bien ! je vous déclare, avec la loyauté qui me caractérise...

FLAMBERG.

Je la connais, quand vous promettez, c'est comme si on tenait, d'abord.

OTHON.

Je vous déclare donc que sans attendre...

FLAMBERG, *examinant sa figure par degrés.*

Que sans attendre...

OTHON.

La fin des événemens...

FLAMBERG et CHARLOTTE.

La fin des événemens...

OTHON.

Qui se préparent...

FLAMBERG et CHARLOTTE.

Qui se preparent...

OTHON.

Je pourrais fort bien...

FLAMBERG, *souriant.*

Vous pourriez fort bien... Je devine. (*Il fait avec sa main un signe de disparition.*)

OTHON, *d'une voix très-forte.*

Couper une oreille. (*Il tire son epée.*)

FLAMBERG et CHARLOTTE.

Ah ! mon Dieu !

OTHON.

Au rusé maladroit qui, par surprise, a voulu m'arracher un secret que j'ai juré de garder inviolablement. (*La musique annonce l'arrivée de la Comtesse.*)

OTHON, *bas à Flamberg.*

Voici la Comtesse, vous savez qu'il est expressément défendu de converser avec elle, prétextez quelques ordres à remplir pour vous retirer dès qu'elle paraîtra.

FLAMBERG, *à part pendant la musique.*

Ça finira mal, ça finira mal.

SCENE III.

Les Précédens, LA COMTESSE, ADOLPHE, FRÉDÉRIC.

Charlotte exprime une secrette et vive émotion; elle tient sa lettre, et paraît embarassée. La Comtesse salue le Chevalier et ~~Flamberg~~. Tandis que ceux-ci s'inclinent, Anna fait un signe d'intelligence à la Comtesse. Cette dernière n'y fait pas attention, Anna se désole. Le Chevalier fait comprendre qu'il est obligé de la laisser seule et lui en témoigne ses regrets; pendant ce tems, Anna, qui se trouve tout près de Frédéric soulève sa toque, glisse habilement sa letre dessous, lui met une main sur la bouche, et de l'autre lui fait signe de se taire; Flamberg est occupé à ouvrir la fenêtre du côté droit du belvédère, et ne s'apperçoit de rien. Le Chevalier présente un siége à la Comtesse.

Le Chevalier et Charlotte descendent; Flamberg avant que de descendre, ouvre les fenêtres du fond à travers lesquelles on apperçoit les pointes de plusieurs montagnes verdoyantes et couronnées par quelques sapins; il se retire en faisant de grandes salutations.

SCENE IV.

LA COMTESSE, LES DEUX ENFANS habillés à la hussarde.

FRÉDÉRIC, *avec mystere.*

Maman ! maman ! tiens vois donc ce que cette petite fille

vient de me mettre sous mon bonnet en me faisant signe de bien garder le silence !

LA COMTESSE.

Cette paysanne !.. Une lettre !.. (*Elle ouvre la lettre avec précaution.*) Avant que de lire, mets-toi bien sur tes gardes ! (*La Comtesse regarde partout et place Fréderic en sentinelle au pied de l'escalier.*

LA COMTESSE, *lisant.*

« Femme imprudente, qu'as-tu fait ? Alisberthe fut ta » rivale, et n'a point cessé de l'être. Depuis long-tems elle a » juré la perte du comte Henri, et pour mieux assurer sa » vengeance, elle cherche à l'attirer dans cet horrible châ- » teau, où séduite par les caresses d'une fausse amitié, tu es » prisonnière.. » Grands dieux ! mes doutes sont éclaircis ! (*Elle continue.*) « Mais sois sans allarmes ; on travaille en » ce moment même à ta délivrance, et sous peu d'heures tu » verras ton époux. Compte sur l'entier dévouement de la » personne qui te fais parvenir cet avis ; elle se nomme pour » toi... (*La Comtesse retourne la page avec une grande vivacité.*) « Charlotte Munster, » Ma sœur !.. « Et pour tes » geoliers, Anna, ou la petite laitière du Volkenberg. » ma sœur sous ce déguisement ! Ah ! Charlotte ! généreuse Charlotte ! suis-je assez coupable ! Fatal orgueil, tu m'avais aveuglé : mes yeux se désillent enfin, et j'apperçois la profondeur de l'abîme où tu m'as plongé : oui, oui, les fréquentes visites d'Alisberthe pendant l'absence de mon époux, avaient un but perfide ; ses offres, ses présens, ses fêtes brillantes n'étaient qu'un dangereux appât. Plusieurs fois j'ai vivement témoigné le désir de retourner à Neusbourg et toujours l'astucieuse Duchesse a su prolonger mon séjour auprès d'elle ; j'avais cru remarquer qu'on m'épiait sans cesse, qu'on suivait mes traces, je ne puis plus maintenant en ignorer la cause. (*Elle rouvre la lettre.*) « Femme imprudente ! » Oh, ma bonne Charlotte, tu l'as dit, bien imprudente ! Si je n'eusse pas dédaigné ta société douce et paisible, si je n'eusse pas repoussé ton amitié pure et sincère, je n'aurais pas d'affreux remords aujourd'hui. (*La Comtesse accablée tombe dans un fauteuil.*)

ADOLPHE et FRÉDÉRIC, *accourant.*

Maman, maman.

FRÉDÉRIC.

Qu'as-tu donc ?

ADOLPHE.

Ma petite maman, tu as du chagrin.

LA COMTESSE, *les serrant tous deux contre son cœur.*

Mes chers enfans, si vous saviez à quels dangers l'inconséquence de votre mère vous expose...

FRÉDÉRIC.

Nous n'avons rien à craindre avec toi, maman, quel mal peut-on nous faire ?

ADOLPHE.

Oh ! je n'ai pas peur, moi.

FRÉDÉRIC.

Regardez comme il est brave, lorsqu'on a tiré le canon tantôt, il s'est vîte fourré sous son lit.

ADOLPHE.

C'est pas vrai, çà.

FRÉDÉRIC.

Ah ! mon frère, je t'ai bien vu, puisque moi je m'étais caché sous la table. Maman, cette lettre ne te donne pas sans doute des nouvelles de notre papa.

LA COMTESSE.

Elle m'en donne de toutes recentes.

FRÉDÉRIC.

Et tu verse des larmes ! c'est donc de plaisir ?

LA COMTESSE.

Oui, oui, mon cher Fréderic. Mais écoutez, mes enfans, songez bien à ne pas parler de cette lettre en présence de la Duchesse, ni devant aucun de ses gens. Songez-y bien, votre papa veut la surprendre par son arrivée.

FRÉDÉRIC.

Ah ! quelle sera contente, car elle aime bien papa, notre bonne amie ; à chaque instant elle en parle.

LA COMTESSE, *avec finesse.*

Que vous dit-elle de lui, lorsque le matin vous allez la voir tous les deux ?

FRÉDÉRIC.

Réponds donc, Adolphe, tu sais bien que ce n'est jamais à moi qu'elle adresse la parole.

LA COMTESSE, *à part.*

D'où peut naître cette préférence ? (*A Adolphe*) Eh bien, mon fils, que te dit-elle donc ?

ADOLPHE.

Comme tu ressembles à ton père, viens dans mes bras .. Et puis elle m'embrasse bien fort.

LA COMTESSE.

Témoignagne irrécusable de son funeste amour.

FRÉDÉRIC.

Et ce matin elle a encore ajouté quelque chose, t'en souvient-il mon frère.

ADOLPHE.

Non.

FRÉDÉRIC.

Tu sais bien, lorsqu'elle te tenait sur ses genoux... j'étais un peu éloigné, mais j'entendais tout.. Ça commençait par là toujours : « Toi seul tu sera ... »

LA COMTESSE.

Tu seras... Cherche donc, Adolphe.

ADOLPHE, *se grattant l'oreille.*

Je ne me rappelle pas de ça

FRÉDÉRIC.

C'est un mot singulier... jamais je ne l'ai entendu prononcer, c'est pourquoi j'y ai fait attention, pour te demander, maman, ce qu'il signifiait. Ah ! mon Dieu... Toi seul tu seras... épargné !

LA COMTESSE.

Epargné !

ADOLPHE.

Oui, oui épargné, tu as raison mon frère.

LA COMTESSE.

Ainsi donc l'arrêt est déjà prononcé !.. femme dénaturée ! monstre d'hyppocrisie ! tes traits me font horreur !.. Je ne pourrai plus désormais les supporter sans frémir d'effroi. O mon époux, toi qui sais jusqu'à quel point cette ame féroce peut se souiller de forfaits, combien tu dois maudire la mère irrefléchie qui a conduit tes enfans dans le repaire du crime. (*Frederic court vers la grille de l'escalier.*)

FRÉDÉRIC.

Maman ! maman, j'entends monter quelqu'un.

LA COMTESSE.

Cachons, s'il est possible, le trouble qui m'agite, attendons avec courage l'issue de la journée. *On travaille en ce moment a ta delivrance*, me dit ma chère sœur, mais peut-être est-ce Charlotte elle même qui me sachant seule ici vient me donner un moment d'entretien et m'apporter le pardon de tous mes torts envers elle. (*La comtesse vole vers l'escalier, elle s'en eloigne avec douleur.*)

SCENE V.

Les Précédens, Le Chevalier OTHON.

LE CHEVALIER.

La duchesse souveraine. (*La comtesse exprime une vive inquiétude.*)

SCENE VI.

(Plusieurs chevaliers, pages et hommes d'armes, précédent la grande Duchesse: Alisberthe paraît, salue avec beaucoup d'affabilité la comtesse. Le chevalier avance des fauteuils et se retire dans le fond du théâtre.)

ALISBERTHE, *d'un ton gracieux.*

Toujours avec ses enfans.

LA COMTESSE.

C'est une compagnie si agréable pour une mère!

ALISBERTHE.

Surtout lorsqu'ils sont interressants et enjoués comme les vôtres, ma bonne amie ; on ne sait auquel donner le plus de marques de tendresse, Adolphe est charmant et Frédéric. (*Le prenant par la main.*) Frédéric ne le cède point à son frère en amabilité ni en beauté, c'est tout le portrait de celle qui lui donna le jour. (*Elle embrasse Fréderic avec affectation, la comtesse salue Alisberthe et temoigne en arrière une juste indignation.*) Je sais chère comtesse que ce lieu a des attraits pour vous, et je m'y suis transportée aussitôt après la revue de mes guerriers ; nous avons d'ailleurs à conférer ensemble sur un objet de la plus haute importance et qui exige un profond secret ; si vous le permettez, le chevalier Othon emmenera pour quelques instans, ces deux jolis enfans dans les jardins...

LA COMTESSE, *à part.*

O ciel ! (*Haut.*) Vous savez que je n'aime point à m'en séparer.

ALISBERTHE, *à part.*

Aurait-elle des soupçons ?

LA COMTESSE.

Ils se tiendront à l'écart.

ALISBERTHE.

Ils nous interrompront peut-être.

LA COMTESSE.

Soyez assurée de leur docilité.

ALISBERTHE, *émue.*

Vous le voulez ainsi ?

LA COMTESSE.

Je le desire seulement.

(Alisberthe et la comtesse se lèvent. Alisberthe ordonne aux chevaliers et hommes d'armes de descendre, elle parle bas au chevalier Othon et semble courroucée: dans le même tems la comtesse de l'autre côté parle bas à Frédéric et lui recommande une grande circonspection, Alisberthe se retourne du côté de la comtesse, cette dernière embrasse Adolphe ; les chevaliers suivent leur chef Othon.)

SCENE III.

Les Précédens, hors les Chevaliers et Hommes d'armes.
(*Frédéric et Adolphe restent au fond et s'amusent à regarder par les fenêtres.*)

LA COMTESSE, *à part.*

Grands dieux ! que va-t-elle m'apprendre.

ALISBERTHE.

La vedette d'observation qui habite sur la plate forme de ce belvedère, s'est apperçue qu'un corps de troupes assez considerable longeait à l'ouest, les confins de mes possessions. Dès que j'en fus instruite, le bruit du canon retentit dans les sept montagnes pour apprendre à ceux de mes voisins qui voudraient tenter une nouvelle incursion, qu'Alisberthe fière de l'héritage de ses ayeux, est toujours prête à le défendre. Par egard et par prudence je vous fis prévenir que j'avais ordonné un exercice à feu et me réservai le droit de vous découvrir la vérité, apres de plus amples informations. Celles que j'ai prises semblent m'annoncer de prochaines hostilités, et je ne dois pas vous disimuler que je me regarde comme responsable de votre existence, de celle de vos enfans envers le comte Henri...

LA COMTESSE.

Que prétendez-vous dire ?..

ALISBERTE, *avec mystère.*

Le Wolkenberg, beaucoup plus ancien que les deux châteaux-forts qui l'accompagnent, n'est point en état de tenir contre les assaillans ; et je veux vous conduire à l'instant a la citadelle d'Ebrak.

LA COMTESSE.

Dieux !

ALISBERTHE.

La nature et l'art l'ont rendue imprenable ; vous y serez, ma tendre amie, à l'abri de tous dangers.

LA COMTESSE.

Je sais apprécier, madame, vos bontés pour moi... Comblée de vos bienfaits, je connais votre cœur... Mais souffrez que je vous remercie. Encore une fois, laissez-moi retourner à Neusbourg ; je vous en conjure au nom de tout ce qui vous est cher !

ALISBERTHE, *l'interrompant.*

Pouvez-vous supposer que dans cette circonstance allarmante j'accède à votre désir ? Vous oubliez donc que votre domaine, situé non loin des sept montagnes, est exposé à être envahi par l'ennemi, et que si je ne m'en empare avant lui (*La comtesse fait un mouvement d'effroi*), pour vous le conserver, il sera livré au plus affreux pillage, et deviendra peut-être la proie des flammes.

LA COMTESSE.

Infortunée Gernance !

ALISBERTHE.

Non, sans doute, je ne souffrirai pas que nous nous séparions. Le comte Henri, qui sous trois jours doit enfin

arriver, ne peut manquer de nous rejoindre à la citadelle d'Ebrac; elle est sur son passage. De ce côté, les communications ne peuvent être interceptées; tout est prévu, tout est disposé pour le recevoir.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! plutôt pour son trépas.

ALISBERTHE.

Je rends grace au destin qui m'envoye dans un semblable moment un jeune guerrier favori de la victoire; je partagerai avec lui le commandement de mes troupes. Henri ne refusera pas de combattre pour son épouse, pour ses enfans, et pour celle qui lui sacrifirait encore sa vie et sa fortune, si tous deux étaient nécessaires à son bonheur!.. Rien ne doit plus vous arrêter, chère comtesse, les écuyers et les hommes d'armes sont prêts à partir; venez, il en est tems.

LA COMTESSE, *à part.*

Comment faire? *Haut.* J'aurais quelques préparatifs indispensables.

ALISBERTHE.

Mes gens se chargeront de tout.

FRÉDÉRIC.

Où vas-tu donc, maman? Tu nous abandonnes?

ADOLPHE.

Je ne te quitte pas.

LA COMTESSE.

Deux heures seraient-elles un trop long délai?

ALISBERTHE.

Dans deux heures, déjà la nuit épaissira ses ombres; il est à craindre que l'ennemi, à la faveur des ténèbres, ne pénètre dans les défilés qui séparent le Wolkenberg de la citadelle d'Ebrac, et nous pourrions être surpris. La prudence exige...

SCENE VIII.

Les Précédens, le Chevalier OTHON, deux Chevaliers.

OTHON.

Deux cavaliers arrivés à toute bride ont à vous remettre, disent-ils, des dépêches qui demandent la plus prompte réponse.

ALISBERTHE.

Qu'on les introduise dans la salle du conseil. (*Le chevalier Othon sort.*)

LA COMTESSE *à part.*

Comme mon cœur palpite!

ALISBERTHE *à la comtesse.*

Ce sont des parlementaires, sans doute. Penserait-on qu'un appareil de guerre m'aurait intimidée? L'audience sera de courte durée; nous nous retrouverons au lieu du départ.

Alisberthe et la Comtesse se saluent. Alisberthe et les deux Chevaliers descendent.

SCENE IX.

LA COMTESSE, FRÉDÉRIC, ADOLPHE.

LA COMTESSE.

Ces deux cavaliers et leur empressement à se rendre... Ils ne sont pas ce qu'elle suppose... Peut-être Henri a-t-il été trahi... Es peut-être ces hommes viennent-ils la prévenir de ce qui se trame contre elle... Si je pouvais appercevoir ma Charlotte, je lui confierais mes inquiétudes, mes allarmes. (*Elle parcourt une partie du belvédère, en regardant par chaque croisée.*) Je ne la vois point.

FRÉDÉRIC *à l'une des croisées.*

Maman, maman, viens donc vîte. Ah! les droles d'hommes! les droles d'hommes dans la cour du château!

La Comtesse vole vers la fenêtre.

CHŒUR *dans la coulisse.*

Amans jaloux,
Jeunes époux,
Venez à nous,
Notre science est sûre.
Rassemblez-vous,
Vous saurez tous
Votre bonne aveuture.

LA COMTESSE *avec indifférence.*

Ce sont des Bohémiens, espèce d'aventuriers qui vont ainsi de chateaux en châteaux, offrir leur prétendue connaissance dans l'avenir.

CHARLOTTE *dans l'escalier.*

Au secours, au secours!

LA COMTESSE.

Qu'entends-je?

SCÈNE X.

Les Précédens. CHARLOTTE *accourant.*

CHARLOTTE.

Ma sœur, ma sœur.

LA COMTESSE *se jettant dans ses bras.*

Charlotte.

CHARLOTTE *avec feu.*

Tout ceci n'est qu'une ruse. Henri...

LA COMTESSE.

Henri. .

CHARLOTTE.

Est arrivé.

LA COMTESSE.

Est arrivé.

CHARLOTTE.

Vous allez le voir.

FLAMBERG *dans l'escalier.*

Mlle. Anna, Mlle. Anna, écoutez donc.

CHARLOTTE.

Silence, ma sœur, je reprends mon rôle (*Elle tombe aux pieds de la comtesse.*) Madame la comtesse, défendez-moi, je vous en prie, défendez-moi.

SCÈNE XI.

Les Précédens, FLAMBERG *au haut de l'escalier.*

FLAMBERG.

Montez, montez, j'vous dis qu'elle est ici, elle est ici. (*à Charlotte*) Mais Mlle. Anna, je vous assure que ce n'est pas des sorciers, n'faites donc pas l'enfant, c'est des diseurs de bonne aventure.

Chœur dans l'escalier.

. Pendant le chœur, les Bohémiens montent successivement, et font le tour du théâtre. Henri, en passant, se fait reconnaître à Gernance. Les Bohémiens ont tous un tambour de basque, deux portent chacun une boîte d'oubli; le grand Bohémien a une baguette à la main.

Le cœur recommence :

Amans jaloux, etc.

FLAMBERG *allant prendre Charlotte par la main.*

Mais v'nez donc, v'nez donc. J'veux savoir notre horoscope; ils vont vous conter tout ce qui nous arrivera en ménage; avec la permission de madame la comtesse.

CHARLOTTE.

Bath, laissez donc.

LA COMTESSE *bas à Henri.*

O mon Henri, apprends qu'Alisberthe veut m'emmener à Ebrac, et dans un instant peut-être...

HENRI.

Les deux cavaliers sont d'intelligence avec nous; porteurs de plusieurs dépêches de l'électeur de Saxe, Alisberthe est forcée d'y répondre elle-même sur-le-champ, pour nous donner le tems de nous évader.

FLAMBERG.

Allons, décidez-vous; par après nous mangerons des

oublis d'une fière force. Où est-ce donc qu'est le gros barbu. Commencez, monsieur, s'il vous plait. Vous savez ce que je vous ai promis. (*Le grand Bohémien fait un pas. Charlotte recule et jette un cri.*)

FLAMBERG, *la ramenant vivement.*

T'nez-vous donc tranquille, mamzelle, c'est ennuyeux, çà. Ceux-ci vous feront-ils plus d'mal qu'ceux-là qui sont en bas, dans la grande cour, à tirer les cartes à toute la garnison? D'ailleurs, est-ce que je ne suis pas là. Je veille à tout. Allez, M. Barbu, faites votre grimoire, j'la tiens. (*Pendant la ritournelle du chœur suivant, le grand bohemien regarde dans les mains de Charlotte et fait une grande conjuration.*)

FINAL.

LE GRAND BOHÉMIEN (STERN *déguisé.*)

Parafaragamus!

CHOEUR.

Parafaragamus!

LE GRAND BOHÉMIEN.

O! très-grand enchanteur!

CHOEUR.

O! très-grand enchanteur!

(*A chaque reprise du cœur, Charlotte fait un subresaut, Flamberg la retient.*)

LE CHOEUR ET LE GRAND BOHÉMIEN.

Eclaire nos esprits.

LA COMTESSE, *à part*, CHARLOTTE, *haut.*

Je tremble de frayeur!

FLAMBERG.

Mais n'ayez donc pas peur!

HENRI, *bas à la Comtesse.*

Dissipe ta frayeur.

LE GRAND BOHÉMIEN, *tenant un grand mouchoir à la main.*

RÉCITATIF.

Soyez fidèle et sage,
Vous aurez en partage
Ce que vous allez voir
A travers ce mouchoir.

FLAMBERG.

Al' n'verra rien du tout, j'suis ben sûr de çà.

(*On bande les yeux de Charlotte*).

CHARLOTTE.

Ah! bon Dieu, que c'est beau. [bis]

FLAMBERG.

Qu'est-ce que vous voyez donc?

CHARLOTTE.

Je vois un grand château,

FLAMBERG.

Un château, si c'est vrai.

CHARLOTTE et FLAMBERG, *sautant de joie.*

Nous aurons un château.

FLAMBERG *au grand Bohémien.*

Monsieur, s'rait-il possible
De me rendre visible
Ce superbe château;
Qui lui paraît si beau.

CHOEUR.

Hé bien, mettons lui ce bandeau. [bis]

FLAMBERG.

Ah! ben volontiers.

(*On lui met le bandeau, et on ôte aussitôt celui de Charlotte.*)

CHOEUR.

(*La Comtesse, Henri, Charlotte à part, à voix basse.*)

Il a donné dans le panneau!

Tandis que l'on pose le bandeau sur les yeux de Flamberg, Henri et la Comtesse se pressent avec ardeur, les enfans, mis dans la confidence, sautent au col et dans les bras de leur père. Charlotte veille de tous côtés, des bohémiens ouvrent les boîtes d'oubli, elles renferment deux robes, deux bonnets, deux barbes et deux tambours de basques. On revet à l'instant la Comtesse et Charlotte, on met les deux enfans dans les boîtes, que l'on referme; on passe doucement au milieu du corps et autour des bras de Flamberg deux ceintures dont chaque bout vient aboutir à un chassi de fenêtre, de sorte que Flamberg ne puisse s'approcher ni de l'une ni de l'autre; tout le monde se dispose à fuir.

FLAMBERG, *tandis qu'on l'attache.*

En vérité, je ne vois rien.

LE GRAND BOHÉMIEN ET CHOEUR.

Un peu de patience.

LE GRAND BOHÉMIEN.

Le charme opère.

FLAMBERG.

Ah! c'est fort bien.
Vous me serrez, aye! aye!

CHOEUR.

Silence.

FLAMBERG.

Vous m'étouffez, aye! aye!

CHOEUR.

Silence.

A voix basse. Partons, partons en diligence.

FLAMBERG, *très-haut.*

Je ne vois pas le grand château.

CHOEUR,

Silence.

FLAMBERG.

Mamzelle Anna!

CHARLOTTE, *avec finesse.*

Il va disparaître à mes yeux.

FLAMBERG.

A mon tour je l'verrai, tant mieux.

CHOEUR.

Fuyons amis, de la prudence.

FLAMBERG.

Mais je ne vois pas le château.

CHŒUR, *bien marqué.*

Silence!

Partons, fuyons; amis, silence.

TABLEAU GÉNÉRAL.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une salle souterraine; on y voit plusieurs tombes et cénotaphes. A droite du spectateur, vers la troisième coulisse est un œil de bœuf garni de barreaux de fer. Au milieu est un gros pillier avec un banc de pierre.

SCENE PREMIERE.

FLAMBERG, *entre, une lanterne d'une main des chaînes de l'autre et un écriteau sous son bras.*

Ha ben, ha ben, ha ben, je n'm'attendais pas à celui-là. Foi de Flamberg! j'ai été fait d'amitié, avec leur patarafagaramamus. Et Mlle. Anna qu'était du complôt, c'te p'tite malicieuse-là, avec son air niais elle a encore trouvé l'moyen de s'évader dans la bagarre, mais on la rattrapera bien sûr. Le coup était joliment monté. C'est bien le plus grand des z'hasards si on à découvert la mèche; sans le chevalier Othon qui les a fait arrêter en disant que c'était peut-être des espions de l'ennemi, ils filaient tous, j'vous demande un peu qu'est-ce que je serai devenu, moi qui était emmailloté comme une momie d'Egypte; on se serait mis à courir après aux et on m'aurait laissé là en plan pendant trois jours peut-être; allons décorons le boudoir de M. le comte Henri selon les intentions de la grande duchesse. (*Il attache l'écriteau au haut du pillier. On lit dessus* : POUR LA VIE.) C'est pour la première fois; s'il recommence on verra; attachons les chaînes à l'un de ces anneaux: bon, ça tient çà. (*En tirant à lui pour essayer il fait sortir du pillier des pointes de fer.*) Ha la la! heureusement je sais ce que c'est, il n'y à pas de mal, j'tiens l'secret. (*Il repousse l'anneau, les pointes rentrent.*) Depuis que je n'suis descendu dans

cette salle touterraine, j'avais oublié qu'elle était remplie de méchaniques infernales; c'est ici que les fameux francs-juges enfermaient leurs coupables, en v'la t'y la tout autour qui sont morts. Que de tombeaux! c'pauvre comte Henri! çà m'fait d'la peine qu'on l'mette pas ailleurs; car enfin quel est son crime? il a voulu faire sauver sa femme qu'était ici en captivité, je ne sais pas pourquoi; mais c'est bien naturel çà, c'est tout naturel. La duchesse ne m'a pas dit à quel anneau du pillier il fallait attacher les chaines, il est malheureux c'pauvre Henri, pourquoi le faire souffrir davantage, changeons d'anneau; quand on peut sans manquer à son devoir obliger son semblable, faut pas en laisser échapper l'occasion. (*Musique annonçant l'arrivée d'Henri.*) Le v'là qu'on l'ammène dépêchons nous, à légard, de la comtesse et de ses petits enfans, j'aurais ben voulu les enfermer dans un autre endroit, mais il parait qu'Alisberthe y en veut encore plus qu'à son mari, car elle a choisi elle même le cachot le plus humide et le plus mal sain de cette tour; tachons de nous en aller sans tomber dans quelques basse-fosse (*Il marche avec précaution.*)

SCENE II.

LE CHEVALIER OTHON, Chevaliers, Hommes d'armes avec des torches. **LE COMTE HENRI.**

Flamberg dans le fond, tandis que le comte Henri s'avance, sort en témoignant de la sensibilité.

SCENE III.

LE CHEVALIER OTHON, HENRI, etc.

(Le chevalier Othon indique à Henri l'inscription qui est au haut du pillier, Henri frémit, on l'enchaine au pillier. Le chevalier et sa suite se retirent.)

SCENE IV.

HENRI, *seul.*

A jamais séparé d'une épouse chérie et de mes infortunés enfans. Il faut donc que je termine ma carière dans cet horrible séjour! Alisberthe, tu triomphes à la fin : voilà tes souhaits accomplis, ta vengeance satisfaite. O la plus criminelle des femmes, ne fus je donc point inspiré par un génie tutélaire, lorsque je dédaignai de m'unir à toi; il est plus glorieux de mourir victime de ton ressentiment que de partager un instant l'éclat de tes richesses et le poids de tes forfaits. (*Il tombe sur le banc.*)

La Comtesse, *sous le théâtre d'une voix plaintive.*
Henri ! Henri !

H E N R I.

Me suis-je trompé ? j'ai cru entendre une voix plaintive.
(*Il écoute.*)

L A C O M T E S S E, *sous le théâtre.*

Où es-tu ! cher époux !

H E N R I.

Non, ce n'est point une illusion... il me semble que ce sont les accens de Gernance; quoi, si près de moi renfermée, c'est donc pour rendre plus affreux mon supplice ! si je pouvais parcourir ce souterrain ; c'est impossible. Je ne sais doù partent ces sons... Ah !.. essayons ! (*Il frappe trois forts coups sur le plancher et se baisse pour écouter.*) Vain espoir !

(On répond par trois coups lents et sourds. Henri exprime sa joie et son désespoir, tout-à coup une trappe se lève à sa droite son étonnement est extrême, et il redouble encore lorsqu'il apperçoit la comtesse, mais elle ne peut se joindre à Henri. Elle est enchaînée et la moitié de son corps seulement peut sortir par l'ouverture.)

H E N R I.

Gernance !...

G E R N A N C E.

Henri ! inutiles efforts, je ne puis m'approcher davantage.

H E N R I.

Par quel prodige cette ouverture s'est elle faite tout-à-coup?

G E R N A N C E.

Je l'ignore moi-même ; je t'avais à peine répondu, qu'à la faible lueur de la lampe qui éclaire mon cachot, j'apperçois un etroit escalier, je m'élance aussitôt, l'une des marches s'enfonce sous mes pas, je pousse un cri, mais en même tems, je vois au dessus de ma tête une trappe s'ouvrir.

H E N R I.

Et nos enfans où sont-ils ?

G E R N A N C E.

On me les a rendus, mais épuisés par les larmes qu'ils ont versés ; depuis quelques moments ils sommeillent.

(*On entend une voix appeller avec mystère.*)

Comte Henri ! comte Henri !

H E N R I.

On m'appelle...

G E R N A N C E.

Je le crois !..

L A V O I X, *extérieurement.*

Comte Henri, êtes-vous là !

H E N R I, *cherchant d'où part la voix.*

Oui, qui êtes-vous ?

LA VOIX, *extérieurement.*

Charlotte !

HENRI et GERNANCE.

Charlotte.

SCENE V.

(Aussitôt un bruit de lime se fait entendre, il augmente progressivement ; un barreau, deux barreaux de l'œil de bœuf tombent dans le souterrain. Gernance et Henri témoignent leur ivresse. Charlotte sous le déguisement d'un petit pâtre passe par l'ouverture et s'apprête à descendre à l'aide d'une ceinture que l'on tient en dehors. Charlotte n'est plus qu'à quelques pieds de terre, que des cris aigus sortent du cachot de la comtesse, l'arretent, et glacent d'effroi Henri et Gernance.)

ADOLPHE et FRÉDÉRIC, *dans le cachot, s'écrient de toutes leurs forces*

Maman, maman, maman.

Gernance descend promptement. Henri rassure Charlotte, qui s'empresse à se jetter dans les bras du comte. Henri lui fait voir l'ouverture du cachot de son épouse. Charlotte s'en approche, et reçoit Adolphe et Frédéric, que la comtesse soulève avec peine.

SCENE VI.

CHARLOTTE, GERNANCE, HENRI, ADOLPHE et FRÉDÉRIC.

Charlotteest munie d'un paquet de limes ; elle l'ouvre avec vivacité, les jette sur le plancher, choisit la meilleure, et mettant un genou en terre, travaille avec ardeur à rompre les fers de sa sœur. Frédéric, à son imitation, ramasse une lime et travaille à délivrer son père. Adolphe suit l'exemple de son frère. Les chaînes de Gernance tombent. Elle embrasse sa sœur et tombe aux pieds de son époux.

CHARLOTTE.

Il faut sortir au plutôt d'ici ; notre brave Stern est au pied de la tour, avec ceux de vos amis qui ont ainsi que moi, échappé à la poursuite des soldats ; les troupes de l'electeur....

HENRI et GERNANCE.

Eh bien !

CHARLOTTE.

S'avancent en grande hâte ; une nuit obscure les favorise. Hatons-nous de fuir : une fois soustraits au poignard d'Alisberthe, le Wolkenberg, la citadelle d'Ebrac et celle de Drachensfelds seront bientôt reduits en cendres. A l'ouvrage, ma sœur.

Charlotte donne une lime à Gernance. Henri en prend une aussi. Un bruit de verroux les saisit de crainte. Charlotte va écouter à la porte du souterrain ; on n'entend plus rien ; tous trois sont sur le point de commencer, et sont encore interrompus par le même bruit : cette fois il est plus rapproché. Charlotte, Gernance, Henri se désespèrent. Charlotte conçoit l'idée de descendre dans le cachot de

Gernance, avec les deux enfans, et d'y rester cachée. Elle ramasse les barreaux de fer et les limes, ~~excepté une qu'elle n'apperçoit pas~~; jette tout par l'ouverture. Gernance descend la première, prend tour-à-tour Adolphe et Frédéric. Charlotte les suit. Les portes du souterrain s'ouvrent, la trappe se referme.

SCENE VII.

ALISBERTHE et FLAMBERG.

Alisberthe demande à Flamberg les clefs et le renvoie.

SCENE VIII.

ALISBERTHE, HENRI.

ALISBERTHE.

Malgré vos outrages et votre inimitié, je viens, comte Henri, vous apporter une dernière preuve de mon amour.

HENRI.

De votre amour ! un sentiment si doux peut-il donc exister dans une âme aussi noire !

ALISBERTHE.

Oubliez-vous, Henri que vous êtes dans les chaînes, qu'un semblable discours ne convient point à un homme qui a tout à craindre pour les siens et pour lui ! à un homme enfin qu'aucune puissance n'arrachera de mes mains, du moins avec la vie. (*Charlotte soulève la trappe et demeure attentive.*) Le sort de votre épouse, celui de vos enfans est encore en votre pouvoir. Ecoutez-moi : en contractant des nœuds avec Gernance Munster, vous vous êtes dégradé ; cette union était indigne de votre rang ; les loix de la Germanie, vous le savez, autorisent un noble à répudier une femme issue d'une classe obscure ; invoquez-les ; rendez-vous à vous-même, à ce prix Alisberthe oubliera qu'elle eût une rivale, prodiguera ses plus tendres soins aux fils du comte de Neusbourg, et mettra tout en usage pour prouver à leur père qu'il n'aura pas fait en vain un sacrifice exigé par l'honneur et demandé par une amante trop long-tems repoussée.. (*Avec force.*) Vous ne répondez pas !... Apprenez que déja l'ordre est donné de placer sous le glaive fatal, la mère et les deux enfans.

CHARLOTTE, *à part.*

Grands dieux ! (*Henri frémit.*)

ALISBERTHE.

Cet ordre va s'exécuter.

CHARLOTTE, *à part.*

Nous sommes perdus.

ALISBERTHE.

Prononcez donc ou leur grâce ou leur mort.

HENRI.

Affreuse situation !

ALISBERTHE, *avec colère.*

Vous hésitez? ne serez-vous jamais sensible? les instances et les larmes d'une femme qui depuis cinq années est en proie aux souffrances de la plus affreuse jalousie ne sauront-elles vous attendrir? faut-il vous l'avouer : rien n'a pu éteindre dans mon cœur ce feu qui le consumait, que dis-je, qui le consume encore! aurais-je songé à rendre aux sept montagnes leur puissance redoutable, à chercher dans des combats injustement provoqués, l'oubli du plus sanglant affront, si Henri eut accepté ma main; je n'eusse point envié les lauriers, si le myrthe eut fleuri sous mes pas... Henri, décidez-vous. (*Elle tire de sa ceinture les clefs que Flamberg lui a remises.*) Je tiens entre mes mains votre liberté, et vous tenez entre les vôtres la destinée de trois êtres intéressans, que vous vous repentirez un jour d'avoir fait périr : il n'en sera plus tems.

Dès que Charlotte a apperçu les clefs, elle est sortie avec précipitation de l'ouverture du cachot, et a fait signe à Gernance de la suivre; elle lui montre ensuite les clefs qui sont dans la main d'Alisberthe, et lui dit qu'il faut s'en emparer avec adresse. Pendant ce tems, Alisberthe essaie à séduire Henri, par de nouveaux témoignages d'amour.

La comtesse et Charlotte, glissés derrière Alisberthe, lui saisissent les bras, la renversent à terre. Gernance lui enlève les clefs, tandis que Charlotte, de l'autre côté, arrachant le poignard qui est à la ceinture d'Alisberthe, la menace de la frapper, si elle jette un cri.

CHARLOTTE, *avec force.*

Ne bouge pas ou tu meurs.

Les deux enfans sortis d'eux-mêmes du cachot, se sont jettés à genoux du côté opposé où Alisberthe est renversée.

Tableau.

Tandis que Charlotte tient ainsi Alisberthe immobile d'étonnement et de stupeur, la comtesse cherche avec le plus grand empressement parmi les clefs, celle qui ouvre le cadenas des chaînes de Henri; elle la trouve et jette un cri : *la voila.* Henri libre, s'empare de l'épée d'Alisberthe, et la traîne au pilier; Charlotte et Gernance lui mettent les mêmes fers dont Henri était à l'instant chargé; Alisberthe succombe à la rage, et tombe anéantie sur le banc; on relève les enfans, et tous se disposent à fuir par l'œil de bœuf. Déjà Charlotte est au haut de la muraille.

SCENE IX.

Les Précédens, FLAMBERG, *une torche à la main, paraît à l'ouverture du cachot.*

FLAMBERG *sans appercevoir les fugitifs.*

Où sont-ils donc? où sont-ils donc?

Henri, l'épée à la main, se précipite sur Flamberg, qui se baisse aussitôt en poussant un cri de frayeur :

Ah! la la. Ah! la la, mon dieu.

Henri ferme vivement la trappe sur sa tête. On entend un coup de

canon ; plusieurs autres lui succèdent, ainsi que plusieurs décharges de mousquetterie. Alisberthe sort de son assoupissement, et les fugitifs restent indécis.

SCENE X.

Les Précédens, STERN *à l'œil de bœuf.*

STERN.

Les troupes saxonnes attaquent le château ; mais nous autres, nous sommes découverts. (*il passe son corps par l'œil de bœuf, en parlant toujours.*) Des soldats d'Alisberthe nous poursuivent ; je v'nons tous ici pour vous défendre ou mourir avec vous.

Le bruit du canon recommence ; les affidés descendent successivement et avec célérité ; le dernier retire à lui une échelle de corde. Tous les affidés sont armés jusqu'aux dents ; ils apperçoivent Alisberthe ; plusieurs d'entre eux lèvent leur sabre sur sa tête.

HENRI.

Arrêtez. Alisberthe est seule et sans défense. Punissons les méchans, mais ne les imitons pas. Laissons la plutôt exaler dans ces lieux sa fureur impuissante. Volons nous emparer de l'une des portes du château, facilitons l'entrée des troupes auxiliaires. Suivez-moi : du courage et de la témérité. Marchons amis.

(Charlotte ~~armée d'un sabre paraît déterminée, elle~~ donne à Gernance ~~l'une des pistolets qui sont à sa ceinture. Stern prend~~ Adolphe dans ses bras ; Frédéric prend la main de sa mère ; tous sortent en couvrant de mépris Alisberthe dont les yeux sont étincelans de colère : la porte du souterrain se referme avec fracas.)

SCENE XI.

ALISBERTHE, *seule.*

Ainsi la fortune inconstante m'abandonne tout-à-coup : ainsi je perds en un instant mes plus douces espérances avec ma liberté. Fatal amour ! j'exécre ton empire, vois à quel dégré d'opprobre et d'avilissement tu me réduis ? Des fers ! des fers ! moi, moi je porte des fers ! aucun moyen de les rompre ! (*On entend le bruit du canon et plusieurs fusillades.*) O supplice plus affreux que la mort même ! l'airain de tous côtés resonne sous ces murs, et je ne puis par ma voix animer mes guerriers ! les cris des combattans parviennent jusqu'à moi et je ne puis m'élancer au milieu du combat. je succombe à l'excès de ma rage. (*Elle tombe sur le banc.*) Ciel !.. qu'apperçois-je ? (*Elle se baisse.*) Oui, oui je suis sauvée !

(Alisberthe se traine avec une peine infinie pour atteindre une lime qui est restée à terre, elle parvient à s'en saisir en sécriant :)

Je la tiens.

(Aussitôt elle travaille à sa délibrance avec une activité dont rien n'approche. Ses fers tombent, elle triomphe, s'élance vers l'échelle, un soldat saxon paraît à l'œil de bœuf, dans le même moment un cliquetis d'armes se fait entendre.)

SCENE XII.

(Henri. Stern et ses affidés poursuivent le chevalier Othon et d'autres chevaliers entrent en foule dans le souterrain. Le chevalier Othon armé de deux sabres en donne un à Alisberthe : combat général et à outrance. Des cris de victoire se font entendre de toutes parts. Alisberthe est vaincue et terrassée par Henri. Une explosion terrible se fait entendre, les murs de la tour sont ébranlés. Le fond s'écroule en entier, on apperçoit l'intérieur du Wolkenberg, des ponts, des tours qui se démolissent, et sur des ruines, Charlotte Gernance, Adolphe et Frédéric.

SCENE XIII.

Troupes Saxonnes, Hommes d'armes. CHARLOTTE, LA COMTESSE, ADOLPHE, FRÉDÉRIC et UN ENVOYÉ du Duc de Saxe, richement décoré. *Tous s'avancent.*

L'ENVOYÉ, *à Henri.*

Son Altesse Electorale le duc de Saxe m'a envoyé, M. le Comte, à la tête d'une partie de ses troupes, pour réprimer et punir l'audace de l'orgueilleuse et vindicative Alisberthe ; vous avez rempli vous-même ma mission presque toute entière, je vous en félicite ; mais veuillez prendre connaissance de cet écrit. (*Il lui remet une lettre*).

HENRI, *lisant.*

« A compter de ce jour, le fief et dépendances des Sept-Montagnes font partie des domaines du comte Henri de Neusbourg, que je nomme baron de Volkenberg... C'est à lui qu'il appartient d'effacer par ses vertus sociales, les traces du vice et le souvenir de la plus odieuse perfidie.

TOUT LE MONDE.

Vive le vainqueur d'Alisberthe.

On entend des coups très-forts au plancher de la salle basse. Chacun recule avec étonnement et effroi. On cherche partout.

SCENE XIV.

Les Précédens, FLAMBERG.

[Flamberg soulève un peu la trappe, de manière à ce qu'on ne voye que sa tête.]

FLAMBERG.

Il parait que c'est fini.

TOUT LE MONDE.

Flamberg ! Flamberg.

FLAMBERG, *ouvre tout-à-fait la trappe et vient se jetter aux pieds de l'Envoyé.*

Monseigneur, grace s'il vous plait, je n'ai fait de mal à personne, et c'est dans la crainte d'être obligé de me battre, monseigneur... contre des ennemis de ma connaissance, que je suis resté caché.

HENRI, *lui faisant signe de se relever.*

Il suffit.

CHARLOTTE, *lui frappant sur l'épaule.*

C'est vraiment un bon diable.

FLAMBERG, *sans reconnaitre Charlotte.*

On ne te parle pas à toi. (*En lui adressant la parole, il commence à reconnaitre Anna et se met à rire.*) Ah! ah! ah! ah! eh! non!.. Mais si fait, mais si fait si, c'est vous Mlle. Anna, Ah! que je vous embrasse.

CHARLOTTE, *le repoussant.*

Non pas : je ne suis pas plus Mlle. Anna que tu n'es mon prétendu.

FLAMBERG, *à Stern.*

Ah! que c'est bête! n'est-ce pas, futur oncle?

HENRI.

Viens ma chère sœur.

FLAMBERG, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit donc, lui?

HENRI.

Viens dans mes bras recevoir le premier gage de ma reconnaissance. (*Il l'embrasse*).

FLAMBERG.

Sa sœur, sa sœur.

STERN.

Oui, nigaud!

FLAMBERG.

Ah! c'est fini, madame Flamberge est flambée pour moi. *A Stern.* C'te p'tite sœur là peut se vanter de savoir jouer la comédie.

HENRI, *à Stern.*

Et toi, l'un de nos plus zélés defenseurs, intrépide Stern, bientôt tu seras récompensé comme tu le mérites de l'intelligence, de l'adresse et du courage dont tu as fait preuve dans cette journée mémorable, où nous allons célébrer à-la-fois la nature et l'amour, les bienfaits d'un auguste souverain et le dévouement magnanime de la plus rare amitié.

MARCHE TRIOMPHALE.

FIN.